# Théâtre français de la République. *Sganarelle, ou Le Mari qui se croit trompé*.

On peut reprocher aux comédiens, non pas d'oublier Molière, mais plutôt de ne s'en souvenir que pour l'outrager. C'est, en effet, outrager ce père de la comédie, que de livrer ses pièces aux sujets les plus médiocres, de le jouer avec négligence, d'en méconnaître l'esprit, de les déshonorer par de mauvaises charges, dont les mauvais acteurs sont toujours très prodigues. Dans les comédies de Molière, tous les rôles devraient toujours être jouée par les chefs d'emploi ; et pour cela, les meilleurs ne sont pas trop bons. On voit aujourd'hui *Le Misanthrope* sacrifié à un acteur qui n'est bon que dans les caricatures, tandis que ce personnage exige une noblesse, une franchise, une vérité, qu'on trouve rarement même dans les premiers sujets : Molé lui-même était médiocre dans le misanthrope ; que doit donc être Baptiste ?

Une autre insulte qu'on fait à Molière, c'est de le prodiguer, c'est d'en rassasier le public. Combien n'a-t-on pas abusé du *Médecin malgré lui*! C'était une pièce banale qui servait à remplir un vide, à favoriser la paresse des acteurs ; on le donnait à la suite d'un début, d'un spectacle brillant, les jours où le parterre est le plus nombreux et le plus mal composé ; car, ordinairement, plus il y a de spectateurs, moins il y a de juges. On a tant fait qu'on est parvenu à faire siffler *Le Médecin malgré lui*. Après avoir admiré les auteurs de tant d'insipides folies, il manquait à notre siècle de siffler Molière.

Plusieurs petites pièces de Molière ne paraissent jamais sur la scène : *Le Mariage forcé, L’Amour Médecin, Le Sicilien, La Comtesse d’Escarbagnas, Georges Dandin, Pourceaugnac* ; ces farces de Molière, quand elles sont bien jouées, offrent toujours des traits d’un excellent comique. Je ne vois pas de quoi les comédiens se sont avisés de remettre précisément celle qui paraît le moins digne de son illustre auteur ; c’est la seule où Molière, après être entré dans la route de la bonne comédie, ait pour ainsi dire rétrogradé ; il semble qu’après avoir donné *Les Précieuses ridicules*, il ne lui était plus permis de recourir à de misérables canevas italiens, à des méprises, à des imbroglio. Il n’y a dans *Sganarelle* que des quiproquos et des lazzi, au lieu de peinture de mœurs ; le comique en est quelquefois burlesque, particulièrement dans la scène où Sganarelle, avec un casque et une cuirasse, imite les capitans et les scaramouches. Le double évanouissement de Célie et de son amant annonce une pauvreté de moyens très extraordinaire dans un homme dont la fécondité prodigieuse semble avoir créé tous les ressorts comiques. Le dénouement est, sans contredit, le plus mauvais qu’il y ait dans tout le théâtre de Molière, et c’est un défaut bien essentiel, surtout dans une pièce d’intrigue. On ne reconnaît le grand homme qu’à l’excellence du dialogue, à la verve du style, à la naïveté des plaisanteries, à cette foule de mots heureux qui s’offraient naturellement à son génie.

Grandmesnil est original est vrai dans le rôle de Sganarelle : cet acteur est un de ceux qui saisit le mieux l'esprit de Molière, et qui est le plus exact à lui faire sa cour. On peut, avec quelque restriction, donne le même éloge à Mlle Devienne, qui joue le rôle de la femme de Sganarelle : on lui désirerait souvent plus de simplicité et de naturel ; les soubrettes de Molière sont plutôt des servantes que des femmes de chambre. Mlle Volnais est ce qu'elle doit être dans le petit rôle de Célie, ingénue et modeste. Elle exprime sa jalousie et son dépit d'une manière conforme à son caractère ; plus d'énergie serait un contresens : on ne dira pas qu'elle pleure dans ce rôle ; sa voix a toute la fermeté nécessaire, et le son en est agréable, parce qu'il n'est pas forcé. Caumont est aussi un des bons interprètes de Molière ; on s'en aperçoit même dans le rôle très subalterne dont il est chargé. En général, la pièce est bien jouée ; mais je le répète, ce n'était pas cette pièce-là qu'il fallait choisir. Le citoyen Mellinet est louable d'en avoir fit disparaître quelques expressions grossières ; peut-être a-t-il trop emmiellé le style vigoureux de Molière.

Il y a des traits dans le *Sganarelle* beaucoup plus faits pour blesser la véritable délicatesse, que certains mots qui sont plutôt ignobles qu’indécents. Il est contre l’honnêteté publique qu’une femme se plaigne, sur la scène, des privations que la négligence de son mari lui impose ; elle ne se permettrait pas même de telles doléances dans une société particulière : il est peut-être encore plus contraire à la bienséance qu’elle émette formellement le vœu de pouvoir *changer de mari comme on change de chemise*. La pauvre femme ne sait ce qu’elle désire ; car les hommes ayant aussi la même permission de changer de femme, les deux sexes n’y trouveraient point leur compte. Nous avons vu le temps où cette facilité était établie ; les choses n’en allaient pas mieux, et l’on a été forcé de restreindre cette liberté illimitée du commerce.

Mon extrême admiration pour le rare talent de Molière est pour moi une raison de plus de souhaiter qu’il eût davantage respecté les mœurs ; un philosophe tel que lui était fait pour sentir qu’il y a des ridicules qu’on ne peut attaquer sans nuire à la société. Peut-être était-il très avantageux aux familles que le préjugé eût attaché l’honneur des hommes à la vertu des femmes. Figaro peut bien dire : « Où diable a-t-on mis notre honneur ? » Figaro était un raisonneur du dix-huitième siècle ; mais aux yeux d’un philosophe, les plaisanteries sur l’infidélité conjugale sapent le fondement des mœurs publiques. Un mariage disproportionné est un ridicule, sans doute ; c’est même un mal, mais bien léger, en comparaison de la licence effrénée introduite dans les rapports des deux sexes par des railleries indiscrètes. L'état a beaucoup plus besoin de vertus que de comédies.

On est accoutumé à confondre les mauvaises mœurs avec l’urbanité et la politesse ; chacun s’estime heureux de vivre dans un siècle favorable aux passions, où l’ancienne austérité est regardée du même œil que la barbarie : on se trompe ; ce sont au contraire les mauvaises mœurs qui empoisonnent toutes les douceurs de la vie ; l'oubli des devoirs réciproques qui lient les hommes, est une source de désagréments particuliers. Des pères égoïstes, des femmes et des filles qui abjurent leur sexe, des fils dénaturés, des domestiques insolents et fripons : nulle amitié, nulle confiance ; chaque individu froissé par les passions qui l’environnent ; point d’autre culte que celui de l’or, point d’autre sentiment que celui de la cupidité ; je ne vois pas dans cet ordre de choses ce qu’il y a de si heureux, ni pour le gouvernement, qui par-là se trouve dépouillé de toute sa force morale, ni pour les citoyens jetés seuls dans la société parmi des inconnus, et même parmi des brigands. Jeunes, ils errent sans frein, en proie à leurs désirs, et souvent ils périssent de bonne heure, victimes de leurs folies ; vieux, ils sont méprisés et délaissés ; à tout âge ils éprouvent une inquiétude désolante, un vide affreux que les spectacles et les plaisirs frivoles ne peuvent remplir. Telle est la nature du bonheur que procurent la dissolution des familles et l’anéantissement des affections naturelles. C’est la moralité qui fait le charme des jouissances physiques ; le dernier degré de la corruption est fatal aux libertins eux-mêmes ; il enlève aux cœurs blasés la seule volupté qui puisse les réveiller encore ; il leur ravit ces triomphes si doux qu’ils aiment à remporter sur la pudeur et l’innocence. Quand la beauté est banale, l’élégance et les grâces deviennent inutiles ; plus de conquêtes capables de flatter les agréables du jour : sans vertus à vaincre, il n’y’ a point de bonnes fortunes.